

À

LA

LIGNE

FEUILLETS D'USINE

d'après le livre de
JOSEPH PONTIUS

CALIBAND THÉÂTRE



D'après *À la ligne – Feuilletts d'usine* de Joseph Ponthus
(Éditions La Table Ronde)

Adaptation, mise en scène et interprétation: Mathieu Létuvé

Collaboration artistique : David Gauchard

Création et musique live électro : Olivier Antoncic

Création lumières, régie et regard : Éric Guilbaud

Régie son : Renaud Aubin

Construction scénographie : CPR Louviers

Co-production : Centre Dramatique National Normandie Rouen,
Ville de Marcoussis, Théâtre Juliobona de Lillebonne.

Partenaires : Curieux Printemps de Rouen, Espace Culturel François Mitterrand de Canteleu, Théâtre Montdory de Barentin, Cie Dodeka Sous les Pylônes de Coutances et la Maison de l'Université de Mont-Saint-Aignan.

Le spectacle a reçu le soutien de La Compagnie Comédiameduse – Espace Rotonde – Petit Couronne et de l'Espace Culture Philippe Torreton – Saint-Pierre-lès-Elbeuf.

Cie Caliband Théâtre conventionnée Région Normandie et Ville de Rouen.



Joseph Ponthus À la ligne

L'adaptation d'un unique roman... Celui de Joseph Ponthus, décédé le 24 février 2021. Succès littéraire et d'édition ayant eu de nombreux prix.

Dire « À la ligne »...

Raconter... « À la ligne ».

Porter sur un plateau les mots et les maux de Ponthus...

Faire un corps à corps avec sa prose, charrier ses carcasses comme lui-même charriait les blocs de viande,

Avec sa poésie, son humour, sa légèreté, sa simplicité, son évidence...

Trouver le dépouillement et la sincérité de cette ligne... Écrire sans jugement.

Comme un rapport, une autopsie, avec la beauté en creux, la mort en plein,

Jouer avec la parole et le corps pris dans ce ballet ubuesque et quotidien des travailleurs de l'absurde,

En première ligne d'une guerre totale, sans cesse renouvelée,

Une danse macabre, un charnier de l'absolu et du dérisoire, en amont de cette chaîne industrielle et alimentaire qui abreuve nos réseaux de distribution et d'alimentation...

Du poisson à la crevette en passant par le sang de la viande, cette mise à mort sacrificielle de la bête et du travailleur, enchaîné comme Prométhée à sa chaîne d'usine.



Dire, coûte que coûte, tenir sa ligne coûte que coûte, sur le fil dérisoire d'une humanité qui danse comme un Charlot fou aspiré par les engrenages de la mécanique industrielle, mais tenir, tenir... pour la solde du soldat qui va au front pendant que d'autres engraisent et contrôlent...

Dire tout ça : le politique, l'absurde, le drôle, l'émouvant, le tragique, la pudeur, les petits riens, l'amour, la mort, la violence, les silences, le rythme et la beauté d'un texte à la puissance épique, comme un combat de vie et de mort avec l'absolu, avec le néant, un chant de l'âme et des choses, des animaux et de nous, des sans-grades, des sans-doigts, sans-mains, sans costards, sans culture...

Il faut faire vivre la parole de Ponthus (parti trop tôt), sur un plateau, avec un peu de lumières, de musiques et de sons, un léger équilibre autour de cette ligne centrale, celle de l'usine et des mots qui fusionnent, pour garder la trace du sens.



Trouver la chorégraphie et la musicalité simples et touchantes de ce poème testament, dialoguer avec le comique de ces Feuilletés d'usine, que n'auraient pas renié un Beckett.

Et révéler les nuances et les plis de cette pensée, comme les variations légères d'un soleil qui tenterait fièrement de percer à travers des bancs de nuages noirs. Tout est affaire de rythme.

Trouver la bonne distance, la bonne adresse, la chaleureuse et fraternelle étreinte de cette confession, de ce chant d'amour pour les damnés de la terre, de la vie.

Avec un comédien.

Un musicien.

Un créateur lumières.

Se poser en tant que passeur, entre un public vivant, et un auteur qui nous parle dans les yeux, de son au-delà littéraire encore chaud, pour nous tendre un fragile miroir sur nos vies modernes, industrielles, nos petites vies où le vide et l'effacement le disputent à l'essentiel et à l'urgence, où tout est affaire de nourriture, de survie, de souffle, de liberté, de création et d'amour.

Note d'intention mise en scène et scénographie

Joseph Ponthus nous raconte son expérience d'intérimaire dans des chaînes d'usines agro-alimentaires. D'abord les bulots, les fruits de mer, le tofu... Et ensuite les quartiers de viandes, le sang, les abats...

Il avance dans cette odyssée du quotidien et de l'absurde d'une vie de travailleur à la chaîne, qui charrie notre nourriture en quantités affolantes, une nourriture de carnivore : cadavres et morceaux de bêtes mortes, qu'ils viennent de terre ou de mer.

Ponthus aborde cette expérience comme s'il allait au front, prolongeant un parallèle avec la grande guerre qu'il évoque à travers les mots d'Apollinaire.

Il est là pour vivre, pour survivre, pour gagner de l'argent.

Il n'est pas là pour juger.

Mais forcément avec son parcours et sa culture personnelle il pense, et il écrit.

Pour ne pas sombrer, comme le Petit Poucet, il égrène ses mots à travers cette nuit de l'usine qui ronge son corps, son âme et ses rêves.

Il parle pour les autres, tous ceux qui se retrouvent attachés à ces lignes de production,

Esclaves du travail inhumain de l'usine.

Il chante comme eux des airs populaires mais surtout il ironise sur tout ça, à travers ses références littéraires, son bagage intellectuel qui le sauve comme il dit à sa mère.

Il transcende cette expérience ouvrière en voyage mystique et philosophique au cœur des enjeux de notre société de production de masse.

Il fait une autopsie troublante et poétique de ce lieu de mort et de faim, d'outil de travail et d'aliénation, de cette « divine comédie » de la production industrielle moderne, traversant les divers cercles du purgatoire, de l'enfer et du paradis (le paradis bien sûr c'est la « débauche »).

Tout se pense et se vit par rapport à cet espace clôt, sans lumières du jour, un espace de nuit qui abolit les frontières, qui contamine la sphère privée et intime, qui envahit l'espace mental.

Les lignes et les chaînes marquent et martyrisent le corps captif autant que les méandres du cerveau.



La scénographie évoquera donc cet espace clôt et tournant, ce « cube » mental, où le comédien et le musicien (sorte de double et de compagnon muet de travail) évolueront, empêtrés dans les rets, les ressorts et la mécanique de ce « monstre » industriel.

À la fois incarnation en modèle réduit de cet espace à la dimension carcérale mais aussi espace mental, où les lignes s'écrivent en même temps sur le papier.

Le comédien évoluera à l'intérieur et autour, dans la gravitation de cette boîte noire, de cette pièce de travail, de vie quotidienne et de souffrance, cet espace du dire et du ressentir, du silence et du geste répétitif.

Un assemblage mécanique de tapis roulants, de blocs suspendus et coulissants évoquant les formes des carcasses de viandes, les ombres de l'usine, des autres ouvriers, mais de manière lointaine, onirique ou symbolique. Une vie des profondeurs, des charniers, des tranchées, éclairées aux néons d'usines, d'où Ponthus extraie la matière première de son énergie créatrice et littéraire.



Cette « chambre noire » de nos meurtres secrets, ceux qui continuent à faire de nous des mangeurs de chair, est aussi un lieu du dérisoire, du comique, une sorte de cabaret imaginaire que Ponthus se crée avec ses propres références, qu'elles soient livresques ou musicales. Un cabaret où l'on chante pour tenir, parfois, et quand on ne chante plus justement c'est que vraiment ça ne va plus. Un cabaret où l'auteur croque les portraits drolatiques de ses camarades de « tranchées » à la manière d'un Daumier.

Mais Ponthus réalise surtout une sorte d'autopsie au scalpel de notre « pauvre » humanité, celle de tout un chacun, dépouillée du privilège de la puissance ou de l'argent, celle des soldats du front, cette chair à canon de la production agro-alimentaire. Celle de lui-même, dans un portrait touchant et sans fioritures de sa quête du bonheur simple et de la vie, de l'amour.

À la ligne, dans les mots, les pensées, les gestes, cette écriture et cette parole spontanées empreintes de beauté et de rêverie, de spiritualité et d'intelligence, vont trouver leur chemin, leur respiration, leur rythme, leur sens, dans le rapport avec le ballet incessant de cette industrie, incarné ici par cet espace scénographique, fait également de musique et de son (le musicien électro avec tous ses appareils se fondant dans la mécanique de cette usine imaginaire). Le corps, et la musicalité des mots joueront avec ce dispositif scénique et musical, cet objet de métal et de lumières, producteur d'ambiances et de sons, dans un corps-à-corps et un combat progressif, racontant au final le chemin initiatique de l'auteur, à la fois de manière intime, en tant qu'homme, et en tant qu'ouvrier.

Cette touchante confession m'évoque les traits de peinture chirurgicaux d'un Francis Bacon, mêlant l'anatomie de son propre corps, de son âme, aux blessures, aux souffrances et aux noirs actes de notre société. Une mise à nue des plis secrets de l'humanité, aux prises avec la vie et la mort, la rage et le désespoir, la survie et la grâce ou la beauté.

Une humanité un peu folle, symbolisée ici par cette ligne, cette chaîne implacable de la production agro-alimentaire industrielle outrancière.

Ponthus pose un regard sur ce monde, sur lui-même et sur nous, qui cautionnons un tel système au quotidien, faisant une sorte de parabole globale de cette bataille ubuesque de l'ouvrier sur les chaînes de l'usine, dans un rapport inégal et perdu d'avance face à la mécanique implacable de la production, mais aussi dans ce contre la montre permanent, où seul le temps arrive à s'imposer comme le grand vainqueur... Où l'homme paraît à la fois fragile et dérisoire dans cette lutte insensée, mais où il continue malgré tout à tenter de préserver sa dignité, dans ce travail à l'usine qui va lui permettre tout simplement de gagner son maigre salaire, pour continuer à manger et à vivre.



Quelque part Ponthus, à travers ses mots, met un peu de lumières sur tous ces travailleurs de l'ombre, ces sacrifiés ou ces mutilés du front industriel, en en faisant de simples « héros » de l'ordinaire.

“On entend qu'il n'y a plus de classe ouvrière. C'est plutôt qu'il n'y a plus de conscience de classe ouvrière. Le capitalisme a triomphé. Il a segmenté les hommes et le constat s'applique jusqu'à l'intitulé de leur poste. On ne dit plus ouvrier, mais opérateur de production ; on ne dit plus chaîne, mais ligne... Cette euphémisation des termes dit quelque chose.”

“C'est l'usine qui a donné le rythme : sur une ligne de production, tout s'enchaîne très vite. Il n'y a pas le temps de mettre de jolies subordonnées. Les gestes sont machinaux et les pensées vont à la ligne.”

“Il y a eu de superbes ouvrages sur le monde ouvrier. Mais le sociologue ou le journaliste avaient toujours le choix d'arrêter quand ils avaient obtenu leur matière. Pas moi...”

“J'ai envoyé un exemplaire à la direction de l'abattoir : quinze jours plus tard, j'ai appris que ma mission n'était pas renouvelée. Je suis donc au chômage pour la promo.”

“Peut-être l'épreuve de l'usine s'est-elle substituée à celle de l'angoisse”

“Je voulais faire de l'usine un objet littéraire. On entend peu parler des ouvriers. Hormis pour dire qu'ils sont illettrés ou quand ils galèrent, qu'ils n'ont qu'à traverser la rue pour trouver du travail et s'acheter un costume.”

“L'une des phrases les plus prononcées est "non, je n'ai pas le temps". La charge de travail est parfaitement calculée. D'ailleurs, on te pose rarement des questions sur qui tu es, ce que tu as fait avant. Tu es dans le dur, dès le départ. L'estime de tes collègues viendra de ta dureté au mal.”

“Elle (L'usine) a une telle présence physique... C'est une somme de tous les êtres vivants, avec leur souffrance, qui y travaillent et qui en font un super-être vivant.”

Entretien Libération 19 janvier 2019

Équipe



Mathieu Létuvé, metteur en scène et directeur artistique de la compagnie, comédien

Mathieu Létuvé, titulaire d'un DEA d'Histoire contemporaine sur le cinéma, est responsable artistique de la compagnie, metteur en scène, auteur et comédien.

Il commence le théâtre en 1993 avec la troupe universitaire de **la Réplique** (Monsieur de Pourceaugnac, Les Fourberies de Scapin). Il joue en 1996 avec la troupe de la **Lucarne/TUR** (Estragon dans En attendant Godot, Béranger dans Le Roi se meurt).

En 2001, il rejoint la troupe professionnelle de **la Pie Rouge** (Lancelot de La Seine/Chrétien de Troyes, Tous ceux qui tombent/Beckett, Jeanne au bûcher/Claudiel/Honegger) ; puis en 2003-2008 : **le Théâtre des Trois Gros** (Oswald dans Pourquoi j'ai mangé mon père).

En 2004, il intègre **la Compagnie Caliband Théâtre** : il crée le spectacle Don Quichotte et Sancho Panza (adaptation, co-mise en scène et rôle de Don Quichotte) ; en 2006, il crée le spectacle K. ou les trois visages de Franz Kafka (mise en scène et adaptation) ; 2007-2008 : adaptation et rôle de Siklist dans Le Désert sans détour de Mohammed Dib ; Novecento d'Alessandro Barrico (monologue avec orchestre repris en 2014 et en 2019) ; 2009-2015 : rôle de Macbett (Ionesco), rôles d'Antonio et Stéphanos dans La Tempête (Shakespeare), rôle de Prospéro dans Une Tempête (Aimé Césaire), rôles du Policier/Renard/Expert/Lumignon dans Pinocchio (adaptation d'un texte de Lee Hall / 161 représentations en France), spectacles co-mis en scènes avec Marie Mellier - Caliband Théâtre.

2014 : mise en scène et interprétation du Spectateur condamné à mort de Matéi Visniec (spectacle événementiel).

2015 : adaptation, écriture, mise en scène et interprétation de Raging Bull (d'après l'autobiographie de Jake LaMotta). Il obtient avec ce spectacle le 1er prix du Festival européen Radikal Jung de Munich (Volkstheater). 109 représentations en France, Suisse, Allemagne. En 2015, il devient l'unique responsable artistique de la compagnie Caliband.

En 2017 : écriture, interprétation et mise en scène de Sur la route de Poucet, en production déléguée avec le Centre Dramatique National de Normandie Rouen. 68 représentations en France.

2019 : écriture, interprétation et mise en scène de MLKing 306 (Lorraine Motel). 48 représentations en France.

2020 : écriture, interprétation et mise en scène de «En attendant Billy» - hommage au Cinéma, coproduit et créé au CDN Normandie de Rouen.

2021 : adaptation et mise en scène de Vampyr librement adapté du roman Dracula de Bram Stoker. Création en mai 2021 au Théâtre Charles Dullin de Grand-Quevilly.

Il a interprété divers feuilletons radios pour **France-Culture** ou **France-Inter**, avec : Marguerite Gateau : Elise et les fantômes et L'année de mes 13 ans (Mariannick Bellot) ; La Terre Tremble (Sébastien Betbeder) ; Je reviens de loin (Claudine Galea) ; Le Kojiki (Yann Allégret) ; avec François Christophe : D'autres vies que la mienne (Emmanuel Carrère) ; Millenium 2 (Stieg Larsson), Une histoire menée dans un train d'enfer (Philippe Alkemade) ; avec Juliette Heymann : Sofia Douleur (Laurent Gaudé), Canaan-Nouvelles lointaines (Fabrice Colin) ; avec Cédric Aussir : La vésicule merveilleuse, Georges Sand la liberté d'aimer, Vidal le tueur de femmes ; avec Laure Egoroff : La mastication des morts (Patrick Kermann), Blaise Cendrars, À feu et à sang (Manuelle Calmat) ; avec Laurence Courtois : Sur les bancs / Le retour (Tarik Noui), La vie moderne 2014-18 (Amandine Casadamont), Les disparus de Bas-Vourlans (Romain Weber).



David Gauchard, metteur en scène

Dans le cadre de sa compagnie, l'**unijambiste**, David Gauchard met en scène une quinzaine de pièces: **Mademoiselle Julie** d'August Strindberg, **Talking Heads** d'Alan Bennett, **Hedda Gabler** d'Henrik Ibsen (traduction en arabe tunisien de Mohamed Driss).

Il se fait surtout remarquer avec ses mises en scène des traductions d'André Markowicz, de Shakespeare : **Hamlet** en 2004, **Richard III** en 2009, **Le songe d'une nuit d'été** en 2012, suivi d'**Ekatérina Ivanovna** de Léonid Andréïev en 2014.

Son travail a la particularité de mélanger les influences artistiques et les réseaux. Auteurs, traducteurs, comédiens, musiciens, chanteurs lyriques, artistes graphiques et photographes se mêlent et collaborent dans ses spectacles, toujours avec le désir de faire sens par rapport au texte.

En 2015, après une expédition au Nunavik, il crée **[Inuk]**, au festival des Francophonies en Limousin puis collabore à la création du spectacle **Les résidents**, de et par Emmanuelle Hiron.

Pour la saison 2016-2017, il accomplit à Genève la création d'**Aux plus adultes que nous** de Samuel Gallet. Texte issu d'une commande d'écriture des Scènes Nationales du Jura et du théâtre Am Stram Gram de Genève dans le cadre du dispositif Le théâtre c'est (dans ta) classe.

En 2017, il crée à Limoges **Le fils**, texte commandé à l'autrice Marine Bachelot Nguyen, dont la comédienne Emmanuelle Hiron obtient une nomination aux Molières du Seul(e) en scène en 2019.

Après ses débuts à l'opéra en 2015 avec *Der Freischütz* de Weber, dirigé par Robert Tuohy dans une production de l'Opéra-Théâtre de Limoges, il imagine et crée en 2018 **L'odyssée** de Jules Matton sur un livret de Marion Aubert, dans une production du Théâtre Impérial de Compiègne en complicité du Quatuor Debussy.

En 2019, il s'envole pour la Corée du Sud pour créer **The Car** avec le chorégraphe Sung Yong Kim et le vidéaste David Moreau au Daegu Art Center.

La même année, dans le cadre d'un stage partagé entre l'Académie de l'Union de Limoges et l'École Supérieure de Bordeaux Aquitaine, il livre avec les élèves une pièce radiophonique, **N**, adaptation d'oeuvres de R.W. Fassbinder.

En 2020, il met en scène le concert de rock-fiction **Entrer dans la couleur**, porté par le duo Alain Damasio & Yan Péchin, issu du roman «Les furtifs».

En juin 2021, il présente sa nouvelle création **Nu**, une recherche autour du nu artistique, du modèle vivant, de l'art de la pose au Théâtre de St Quentin en Yvelines, scène nationale.

En parallèle, de 2013 à 2021, il produit **Les Mistoufles** : une collection de sept albums musicaux pour les enfants, réalisée par les enfants, sur des comptines de Françoise Morvan, avec tour à tour la musicienne Laetitia Shériff, la comédienne Emmanuelle Hiron, le rappeur Arm, le beatboxer L.O.S, le compositeur Robert le Magnifique et le DJ réunionnais Kwalud.

Il prépare actuellement sa prochaine création qui portera sur l'éducation nationale.



Olivier Antoncic, musique live

1995 : Membre créateur du groupe de worldmusic Alkalmat (Le Rock Dans Tous Ses États, Finaliste tremplin MCM...)

2002 : Membre créateur du groupe électro jazz Adlib System D (première partie Sayag Jazz Machine, Bumcello...)

2003 : Création d'un studio M.A.O. à l'École de Musique de Pont-Audemer.

2008 : Membre créateur du groupe U-kan (L'Éclat de Pont-Audemer, Espace François Mitterrand de Canteleu, Le Moulin de Louviers, La Java de Paris...)

Depuis 2009 : Participation sur divers projets avec le groupe Les Blérots de Ravel.

Olivier Antoncic a créé les bandes-sons et les musiques de plusieurs spectacles de la Cie Caliband : Raging Bull et MLKing 306, et avec Evrard Moreau pour Sur la route de Poucet et Une Tempête.



Renaud Aubin, régie son

Musicien et régisseur son depuis quelques années (il travaille notamment pour des scènes de musiques actuelles comme le 106 à Rouen et des festivals), il est entré dans la compagnie en septembre 2013 pour la création de *Pinocchio*, après avoir rencontré le Caliband Théâtre lors d'une résidence pour *Macbett* lorsqu'il était régisseur général au Moulin de Louviers. Il a continué avec les créations du Caliband en

tant que régisseur son pour *Raging Bull* (et musicien plateau en alternance), *Sur la route de Poucet*, *MLKing 306 (Lorraine Motel)* et a également participé à la conception des scénographies de ces spectacles toujours en tournée actuellement. Il a également créé la bande-son et les musiques avec Bertrand Geslin sur le spectacle *En attendant Billy* du Caliband Théâtre.



Éric Guilbaud, création lumière

Il débute comme acteur, puis se dirige vers la technique comme électricien, puis régisseur lumière et régisseur général de plusieurs compagnies. Il assure la direction technique de différents théâtres et festivals de Haute-Normandie, notamment le théâtre Maxime Gorki et Festival d'Octobre en Normandie.

Il donne aussi des cours sur la technique de la lumière à l'INSA de Rouen et dans l'Éducation Nationale.

En tant que concepteur lumière et régisseur général, il travaille sur de nombreux spectacles depuis 1992 : **Caliband Théâtre** : Macbett, La Tempête, Pinocchio, Raging Bull, Sur la route de Poucet, MLKing 306 (Lorraine Motel), En attendant Billy. **BBC** : 636, On partage, Oh my god (en cours). **Le Centre dramatique régional de Haute-Normandie (Direction Alain Bézu)** : Sous l'écran silencieux, Entre chien et loup, Le petit à la mère, Cousu de fil noir, Quand nous nous réveillons d'entre les morts, Le rêve de d'Alembert. **Nadine Beaulieu** : Le bal pendule, La trace, Match à 4, Entre chiens et loups, Vulcain (en cours). **Le Méga Pobec** : Antigone, Oedipe, La 7^{ème} porte, Oh les beaux jours, La solitude des champs de coton, La forêt, Monroe. **Logomotive Théâtre** : Quartett, Les silences de monsieur Tarwitz, Le pont de pierre et la peau d'image, Low, Silence complice, La fin du loup, Terre Océane, Blanches. **Chat Foin** : Drink me, dream me, Qui suis je (en cours). **Alias Victor** : Remuer entre ciel et terre, Comme c'est drôle d'exister, Le monde en pièces, Papa's memori, Babel Molière, Le cabaret des jours heureux. **Troupe de l'escouade** : Amphitryon, Peter et Vicky, L'aventurarium, Mêm'pas peur, T'es ouf ou quoi. **La mauvaise réputation** : Cabaret Brassens, Si je veux, C'est la vie, L'alphabétisier. **Théâtre du safran** : Le prince heureux, Abacabar. **Cie entre chien et loup** : Modeste proposition, Récit de Mariette, La nasse. **Un train en cache un autre** : Le coeur entre les poumons. Une voix et des choses : Un petit coin de parapluie. **La 56^{ème} compagnie** : Direction Christophe Grégoire, La maladie d'être mouche. **Elan bleu** : Saint Julien l'hospitalier, Un coeur simple, Hérodiade. **Pas ta trace** : **Gisèle Créau** : Sans queue ni tête. **Cie Sylvain Groud** : L'oubli. **Aller simple** : À fleur de peau, À contre sens. **La libentère** : Au bord de l'eau, Duo des bois, Papiers dansés. **Opéra de Normandie** : Didon et Enée. **Le collectif Moonlight** : Tomorrow's party. **Compagnie des musiques à ouïr** : À corps-desacorps, Au lustre de la peur. **Théâtre en ciel** : Gyromance.

CONTACTS

Caliband Théâtre

75 rue de Bouvreur

76 000 Rouen

06 52 54 21 59

contact@calibandtheatre.fr

www.calibandtheatre.fr

Label Saison

Gwénaëlle Leyssieux

07 67 64 55 23

gwenaelle@labelsaison.com

contact@labelsaison.com

www.labelsaison.com



CALIBAND
Théâtre